
Introduction : une voix asturienne.

De nombreuses associations ayant pignon sur rue ou d'individus militant en faveur du retour du sauvage dans ces territoires humanisés que sont les massifs montagneux français, ont au feu deux lignes argumentatives qu'ils cherchent à imposer. Ils le font d'autant mieux que, bien souvent, leurs lecteurs, et peut-être eux-mêmes parfois, ignorent la complexité des réalités dont ils parlent.

La première ligne argumentative est la suivante, tous heureusement ne la partagent pas : qui a le malheur de n'être pas d'accord avec l'ensauvagement qu'ils défendent, est aussitôt foudroyé, condamné au bûcher : c'est un ignorant, un simpliste, sans doute manipulé par quelque lobby masqué pour de sombres raisons ; ennemi, à abattre par tous les moyens, de : l'écologie, la biodiversité, le développement durable, l'avenir de l'humanité, celui de la planète, de nos enfants ... j'en oublie, ça fait déjà beaucoup !

. Façon, au demeurant, de faire oublier que eux-mêmes mènent en fait des actions de lobbying parfois très discutables, très réductrices, dont les racines demanderaient à être analysées de près : ce n'est pas par hasard en effet que les mêmes arguments, les mêmes pseudo « exemples », les mêmes stratégies, se retrouvent chez certains groupes militants dans tous les pays d'Europe, et ailleurs ^(1). En saine démocratie, en discuter ne devrait pas pourtant relever automatiquement du crime d'érétisme.

La seconde ligne, elle, a tendance à être partagée par tous : les plus sectaires et bruyants comme, ce qui est étonnant, les plus rationnels et posés. Elle consiste à soutenir qu'en Espagne notamment, tout se passe très bien dans cette cohabitation rêvée, sur les mêmes terrains, entre activité humaine et cette forme particulière de sauvage que sont les grands carnivores, ours et loups (*Conservation des grands carnivores en Europe*, rappelons que c'est sous ce titre que le programme Life-Europe a importé en France les premiers ours slovènes, même si les ours ne sont que partiellement carnivores ; pour les loups, c'est 100%).

Espagne où « tout baigne » d'un côté, ignorants manipulés en France de l'autre, qui seraient bien les seuls en Europe à s'opposer à l'ensauvagement ... c'est embêtant pour cette caricature, mais le témoin dont je traduis ici le mémoire présente ce qu'il faudrait sans doute appeler deux très gros défauts :

- il est Espagnol, Asturien pour être précis ce qui aggrave son cas, n'est-ce pas cette région d'Espagne que l'on nous présente comme le paradis sur terre de la cohabitation entre prédateurs et troupeaux ?

- et, sur le plan de l'ignorance, notamment des problèmes de biodiversité et développement durable, il faut reconnaître qu'il exagère. Jaime Izquierdo Vallina est en effet :

(1) Pour ceux qu'intéresserait une réflexion approfondie sur les problèmes idéologiques et pratiques liés à la défense de la cause animale sous tous ses aspects, la revue Politix a mis à présent en ligne le numéro qu'elle consacra à ce thème en 2003, sous le titre: "*La question animale*" (volume 16, n° 64):

http://www.persee.fr/show/issue.do?jsessionid=312C14EC3BCF69056B88C23C039E79A0.erato?issueKey=polix_0295-2319_2003_num_16_64

-
- Chef de Service à l'Institut de Développement Rural du Conseil du Milieu Rural et de la Pêche de la Principauté des Asturies,
 - Coordonnateur de l'élaboration du programme de relance, modernisation et mise en valeur du pastoralisme traditionnel sur le versant asturien des Picos de Europa,
 - Chef du département « Technologie et Service » du SERIDA, l'organisme de recherche propre à la Communauté autonome des Asturies, qui travaille sur les problèmes agricoles, pastoraux, ceux du développement durable, et sur les milieux concernés,
 - il vient en outre, récemment, d'être choisi par l'Institut Interaméricain de Coopération en faveur de l'Agriculture (IICA), pour faire partie du panel d'experts chargés d'évaluer les programmes de développement durable mis en place « *dans le pays aztèque* », c'est à dire plusieurs pays d'Amérique Centrale. Le seul Européen, avec un représentant de la FAO, un autre du Brésil, deux Guatémaltèques, et quatre Mexicains.

Bref, on le voit, le prototype même du Français pyrénéen ou alpin obtus, qui ne sait pas de quoi il parle et se moque des grandes causes que j'énumérais ci-dessus !

Sans doute parce que moi-même Pyrénéiais, j'ai pris grand plaisir pourtant à traduire son texte, à la syntaxe parfois un peu difficile et je remercie mon ami, Pierre C., grand connaisseur des Asturies et surtout de sa gastronomie, d'avoir bien voulu relire cette traduction et me suggérer des améliorations. Comme le dit la formule consacrée : je reste seul responsable de ce qui pourrait encore être maladroit.

Ce mémoire ne nécessite aucun commentaire de ma part, quelques notes simplement pour indiquer des réalités asturiennes que son auteur ne précise bien sûr pas.

Un point de contexte cependant pour éviter des interprétations rapides qui seraient des contresens: les bergers dont on lira le manifeste en annexe du mémoire, sont ceux des zones des Picos de Europa où le loup a toujours été conservé pour les raisons qu'explique l'auteur: réserve de chasse à l'origine, et réservée à une classe sociale bien précise. La situation n'a rien à voir avec celles où, dans toute la partie ouest de l'Espagne, le loup prolifère depuis qu'il est devenu un symbole du sauvage, à protéger hors de toute prise en compte des contextes spécifiques aux milieux qu'il colonise ainsi.

B.Besche-Commenge, juillet 2007.

Original en castillan : « LA CONSERVACIÓN DE LOS PICOS DE EUROPA A TRAVÉS DE LA RECUPERACIÓN DEL PASTOREO TRADICIONAL. » Original téléchargeable en .pdf, à partir de :
[HTTP://WWW.FAPAS.ES/PASTOREO.HTM](http://www.fapas.es/pastoreo.htm)

**LA CONSERVATION DES PICOS DE EUROPA A PARTIR DE LA REPRISE DU PASTORALISME
TRADITIONNEL**
Jaime Izquierdo Vallina *

« On a très souvent souligné que les Picos de Europa, et notamment leur versant nord, sont un écosystème d'origine anthropique. Cela revient à dire que la biodiversité et la structure du paysage, qui leur ont permis d'obtenir le statut de Parc National dès 1918, sont la conséquence de l'interaction entre une culture basée sur l'utilisation du milieu – le pastoralisme traditionnel – et un territoire de montagne.

Cette interaction a fini par créer un paysage dominé par de vastes pâturages d'altitude, où, depuis des temps immémoriaux, diverses variétés de races d'élevage, certaines autochtones, coexistent avec une faune sauvage liée à l'exploitation des restes dus aux pertes accidentelles de bétail.

« Pour le dire autrement, la dynamique fondamentale de fonctionnement du système comme sa structure finale sont conditionnées par deux données de base :

- l'intense utilisation extensive des montagnes par les bergers pour fabriquer du fromage,
- et la présence de ce bétail domestique, des vaches mais surtout des brebis et des chèvres, nourriture de base d'une faune avicole de charognards qui clôture le cycle alimentaire complet et intégré des flux énergétiques de cet écosystème.

« D'une façon aussi paradoxale que surprenante, cette évidence, cette réalité si palpable, a été contournée et dévalorisée par les responsables successifs de la gestion du Parc. Le premier d'entre eux déjà, Pidal lui-même, était beaucoup plus préoccupé par la préservation des ressources cynégétiques que par le bien-être de la communauté des bergers.

Les actuels responsables institutionnels, eux, ne s'en préoccupent pas davantage, et ne pensent qu'au développement touristique et à la construction des équipements afférents; certains aussi malheureux et absurdes que cette espèce de trottoir bordant la route sur le tronçon qui part du déversoir du lac Enol pour monter jusqu'à Ercina, et se prolonge en un sentier carrelé balafrant, comme une cicatrice, la magnifique moraine séparant les deux lacs.

« Or, cette relation intime entre pastoralisme et conservation de l'écosystème, est passée inaperçue non seulement des institutions publiques mais aussi de tous les autres groupes concernés (scientifiques, écologistes, etc ...). Hormis quelques heureuses exceptions, ils ont totalement oublié à la fois l'évidente décadence du pastoralisme traditionnel et les conséquences néfastes que la perte et la modification des usages pastoraux faisaient peser sur le Parc National.

« Le réductionnisme à partir duquel ont été menées les études consacrées au milieu que constitue la montagne de Covadonga, et par extension à celui des Picos de Europa ^{1 A /}, conduit quasiment toujours les auteurs à

* Les mots *Ministre*, *Ministère* désigneront la même fonction qu'en France ; au niveau des Gouvernements des Autonomies locales espagnoles, les mots *Conseiller*, *Conseillère*, *Conseil* sont employés pour les mêmes fonctions.

Pour les notes: en chiffres arabes, entre parenthèses, notes de l'auteur; en lettres majuscules, entre barres parallèles, notes du traducteur.

^{1 A /} A sa création, en juillet 1918, seul le massif occidental des Picos fut déclaré Parc National, sous le nom de *Parc National de la Montagne de Covadonga*, pour une superficie de 16.900 hectares. En mai 1995, le statut de Parc National fut élargi aux deux autres massifs pour un total de 65.000 ha, partagés entre trois Communautés Autonomes : Castille et León, Principauté des Asturies, et Cantabrie.

systématiquement oublier les aspects historiques et culturels - alors qu'en dernière instance ils sont les marqueurs de l'évolution de l'écosystème - pour se limiter à la seule description des traits biologiques et géologiques, dissociant ainsi le milieu des activités humaines qui l'ont modelé.

Résultat : une profusion de travaux scientifiques spécialisés et fractionnaires, incapables d'analyser le problème dans sa globalité, et qui n'ont pas permis de lancer sur de bons rails la gestion de ce territoire.

« D'autre part, les références ou les études ethnographiques portant sur le pastoralisme ont manqué de vigueur pour réussir à influencer et orienter la recherche des solutions ; peut-être aussi se limitaient-elles trop à décrire processus et fonctionnement, à analyser les structures pastorales sans entrer dans les problèmes d'ordre socio-économique, ni à envisager l'interaction vitale entre activité humaine et environnement.

« Quoi qu'il en soit, c'est un fait que, dans sa stratégie de conservation, aucun des différents responsables de la gestion des Picos de Europa n'a jamais donné la priorité à quelque action que ce soit permettant de préserver et d'encourager la culture qui a contribué à modeler ce milieu. A cette absence, viennent s'ajouter des motifs extérieurs, liés surtout à l'apparition de nouvelles et meilleures opportunités d'emploi en dehors de la zone concernée.

« Manque d'intérêt des gestionnaires, exode rural : ces deux raisons expliquent que le pastoralisme soit ainsi entré dans un évident processus de déclin. Si quelque chose est menacé d'extinction dans les Picos de Europa, c'est bien le pastoralisme traditionnel des montagnes à chèvres et brebis, et la fabrication de fromage liée à l'élevage extensif. Celle du *Gamoneu* est sans doute l'indicateur le plus fiable pour évaluer la qualité environnementale de l'écosystème. Si c'est exact, et c'est bien le cas, il est alors possible d'affirmer que la politique de conservation du Parc est en train d'emprunter le dangereux chemin d'une régression identique à celle du « *quesu de puertu* » ^{/ B /}

« LES APPORTS DE L'ÉCOLOGIE HUMAINE

« La gestion du Parc National des Picos de Europa, et par extension celle de tout le massif, ne peut être envisagée que selon les axes définis par l'écologie humaine. La relation séculaire entre la vie des bergers, leur

^{/ B /} en asturien : *fromage de montagne, d'estive*.

L'asturien *Puertu* pourrait être traduit par le mot pyrénéen *Port*, mais cela ne correspondrait pas totalement à ce que désigne en asturien le mot *Puertu*:

“Le Puertu (en principe simple ouverture, passage, porte étroite) ne faisait référence qu'aux passages élevés qui mettaient en communication un versant de montagne avec le versant opposé appartenant à autre bassin, à une autre paroisse, dans la région voisine. Selon le point de vue où l'on se place, le Puertu est une entrée ou une sortie située en haute montagne entre deux communautés distinctes reliées par leurs pâturages. /.../ Plus tard, le mot s'est étendu à tout l'ensemble qui formait le système de production des cabanes et des montagnes à chèvres et brebis. Entre vachers et bergers chargés du petit bétail, brebis et moutons, dire “pal puertu”, c'est dire simplement “monter à la montagne”, chacun la sienne, chacun chez soi.”

Je traduis donc par *montagne*. Ce dernier mot, dans les Pyrénées, désigne la même réalité que le *puertu*: non pas un lieu géographique abstrait, mais ce même lieu humanisé, transformé en institution où, l'été, on *montagne*, et le verbe dit une action, pas une simple contemplation du paysage.

Pour une très riche description des systèmes pastoraux asturien, voir:

<http://www.xuliocs.com/index.php?pagina=http://www.xuliocs.com/frasecoloxist.htm>

cliquer sur *Etnografía*, puis en fin de page sur *Índice alfabético de materias*, choisir la lettre correspondant au terme recherché, dérouler l'index qui s'affiche, et cliquer sur les différentes occurrences du mot.

Pour des informations sur le *Gamoneu* voir note ^{/ E /} ci-dessous

culture, et le déterminisme imposé par le milieu, a produit une dynamique écologique particulière conditionnée par l'élevage extensif.

La préservation de certains habitats de montagne sera impossible sans la participation des communautés rurales. En effet, l'évolution écologique de ces habitats est sous-tendue par des facteurs sociaux et culturels que mettent en évidence de nombreuses études : c'est le cas pour la « tonalité culturaliste » des travaux de McHenzie sur l'étude des écosystèmes. Hawley a par la suite travaillé dans le même sens.

Chez nous, on retrouve cette thématique notamment dans les recherches sur l'écologie et la culture des zones de montagnes menées par Barrio, Fuentes y Ruiz, rattachés à la chaire de González Bernáldez de l'Université Autonome^{/C/}.

« Recueillir ces “savoirs écologiques”, comme les appelle Bernáldez lui-même, est une tâche aussi urgente que prioritaire, à accomplir *in extremis* dans les Picos de Europa, et qui n'a rien d'anecdotique : “dans peu de temps en effet on ne pourra plus rien savoir de la culture de ces personnes qui n'ont jamais écrit ni publié, et à laquelle on ne peut accéder que par l'expérience directe”⁽²⁾. Bernáldez nous alerte aussi sur le fait que “ces aspects culturels actuels et passés des systèmes d'utilisation des milieux nous permettent d'interpréter les réalités écologiques contemporaines, et nous sont nécessaires pour gérer le milieu et préparer notre environnement futur”⁽³⁾.

« L'accumulation évidente des faits suivants, aboutit à l'expansion incontrôlée des buissons, fourrés et arbustes, qui colonisent les *vegas*, les *brañas* et les *xerros*^{/D/} : abandon progressif du pastoralisme traditionnel, abandon des montagnes à chèvres et brebis, abandon du « montagnage » par les producteurs de fromages, disparition alarmante des troupeaux de brebis et de chèvres, remplacement par les bovins devenus quasiment la seule espèce dans les élevages, incertitude et peur qu'entraîne la présence des loups et des chiens incontrôlés.

Ce processus entraîne une simplification de la diversité biologique et une dérive générale de l'écosystème qui

^{/C/} Il s'agit de l'Université Autonome de Madrid où G. Bernáldez fut le pionnier des études écologiques en Espagne. Il mit notamment en valeur le caractère remarquable des paysages transformés par l'activité traditionnelle des sociétés rurales, et la nécessité de préserver et conserver cette forme humaine de la nature. Une fondation inter-universitaire à son nom continue son enseignement et ses recherches.

⁽²⁾ Fernando González Bernáldez, présentation de *El saber ecológico de los ganaderos de la Sierra de Madrid. /Le savoir écologique des éleveurs de la Sierra de Madrid/*, J.C. Barrios; M.T. Fuentes; J.P. Ruiz. Edita Agencia de Medio Ambiente de la Comunidad de Madrid. 1992.

⁽³⁾ Fernando González Bernáldez, op.cit.

^{/D/} Je conserve les termes asturiens, intraduisibles. L'auteur lui-même par la suite, donne la définition de deux de ces éléments constitutifs du paysage des Picos.

Les *xerros* sont des zones où des pâtures d'excellente qualité sont entremêlées de rochers.

Les *vegas*, des terrains naturellement très fertiles qu'il définit ainsi : vastes zones de pacage au relief plus aimable /que les *xerros/*.

Enfin, un peu comme les *bourdaous* en Couserans ou les *cayolars* en Pays basque, les *brañas* sont un parfait exemple de cette totalité “éco-technico-culturelle” (il faudrait inventer le mot) que le texte place au centre du processus de conservation environnemental: ces institutions associent un lieu précis, une végétation, des hommes, du bétail, des savoirs, une mémoire, pour produire en fait tout cela à partir d'un milieu donné, ou plus exactement hérité puisque cet écosystème n'est pas “naturel” mais travaillé depuis des temps immémoriaux. La cabane en est le pivot, lieu central où se fabriquent les fromages. Ces derniers ne sont pas seulement un produit, mais d'abord une synthèse des caractéristiques propres à chacune des ces institutions: les herbages, le bétail, les hommes et lessavoirs de l'institution “x”, *braña*, *bourdaou*, ou *cayolar*, n'aboutissent pas au même fromage que ceux de leurs voisins de l'institution “y,” mais aujourd'hui il faudrait bien souvent écrire tout cela au passé.

se traduit par une plus grande sensibilité aux risques d'incendie.

« Le versant nord des Picos de Europa chemine ainsi depuis des années vers le plus grand bouleversement de son histoire et, malgré tout cela, nous gardons toujours l'œil rivé sur la nomenclature légale, le Bulletin Officiel de l'Etat Espagnol, et sur une cohorte de comités, commissions, patronages et procédures dont aucun n'a encore posé son œil sur les derniers bergers qui, dans les mêmes cabanes depuis des centaines d'années, aveuglés par la fumée qui fait sécher les fromages, nous montrent le chemin.

« UN DOUBLE OBJECTIF: REPRISE DU PASTORALISME TRADITIONNEL ET CONSERVATION DE LA MONTAGNE

« La stratégie est très simple. Il s'agit de voyager vers le passé. Mais en utilisant les moyens que mettent à notre disposition les nouvelles technologies, ou « écotecnologies », et les orientations d'une politique agricole qui se donne deux objectifs : d'une part, rentabiliser la production fromagère à haute valeur ajoutée que représente le *Gamoneu de puertu*^{1 E 1}; d'autre part, convertir la fonction quasi préhistorique de berger dans les systèmes extensifs, en une profession moderne, rentable et qui ait un futur.

« Autrement dit : si nous sommes capables de relancer le moteur qui a modelé la montagne durant des siècles, si nous sommes capables de projeter dans le XXI^e siècle une culture savante et ancestrale, les options pour redynamiser l'économie locale tout en assurant la conservation de l'écosystème s'ouvriront des horizons insoupçonnés.

L'éco-développement, la possibilité de générer une nouvelle économie de bien-être pour les bergers sur cette base justement, l'exploitation intelligente de ces ressources renouvelables que sont les pâturages de montagne, tout cela cessera d'être une utopie pour devenir une réalité quotidienne. En un mot : arriver à la conservation par le biais d'un développement intelligent.

^{1 E 1} Il existe deux sortes de *Gamonéus* aux appellations d'origine différenciées, celui fabriqué dans les vallées, en fromagerie, et celui élaboré dans les difficiles conditions des cabanes de montagne le *Gamoneu de puertu*. Deux races rustiques autochtones, la chèvre *bermeya* et la brebis *xalda* (prononcer *chalda*) sont l'objet de programmes de relance notamment pour cette fabrication montagnarde, mais l'extension des meutes de loups est un obstacle important au développement de ces programmes d'écodéveloppement, comme les appelle l'auteur (voir : *Les grands prédateurs... un problème pour la biodiversité? Le cas espagnol*. B.Besche-Commenge – 01/07/2007)

L'avenir du *Gamoneu* est effectivement tout à fait envisageable, ne serait-ce que parce que ce fromage est devenu un des "produits phares" de l'association Slow-Food, inverse et farouche ennemie du fast-food.

D'origine anglaise mais devenue internationale (il en existe une branche française), cette association milite pour les aliments qui conservent le patrimoine culturel et biologique mondial de la biodiversité agricole et des traditions gastronomiques. Des procédures strictes sont exigées quant aux produits ainsi distingués qui doivent respecter les procédures agricoles et de fabrication traditionnelles.

Dans les Pyrénées, l'AOC Barèges-Gavarnie a été elle aussi distinguée par Slow-Food, et le cahier des charges de cette AOC fait obligation aux troupeaux ovins concernés d'être en liberté en montagne, surveillés mais pas gardés ni dirigés, car c'est le choix des meilleurs zones de pâturages par les bêtes elles-mêmes qui, traditionnellement, a toujours donné son goût à la viande. Des archives des XVIII^e et XIX^e siècles, des témoignages du début du XX^e, attestent de cette longue pratique qui a « fabriqué » cette race.

Dans les Asturies, la chèvre autochtone dont le lait sert à la fabrication du *Gamoneu*, la *cabra Bermeya*, vit semblablement en liberté sur les montagnes, comme l'indiquent à la fois les bergers eux-mêmes dans le manifeste que publie l'auteur en annexe (voir l'article sept), et une étude de la FAO consacrée à cette chèvre (voir mon article cité ci-dessus), et ce trait est aussi une des éléments constitutifs de la race.

« Deux difficultés initiales se conjuguent au moment d'aborder cette entreprise, délicate et complexe sans aucun doute.

« La première, c'est le champ de bataille que sont devenus les Picos de Europa ces dernières années à cause de quelques insensés et irresponsables responsables institutionnels à courte vue, la confrontation politique est leur seul objectif, ils en espèrent de supposées retombées électorales afin de conserver, de façon mesquine et intéressée, leur parcelle de pouvoir. Pour éviter ce risque, il est indispensable de négocier, discuter, aboutir à un consensus sur la participation des différents intéressés (Administrations Centrales, Autonomes et Locales, et collectifs d'éleveurs et de bergers) ; remettre à leur place, ensuite, et faire taire ces voix qui, pour maintenir leur statut politique, parient sur la confrontation gratuite.

C'est un sujet d'autant plus délicat que la tentative de relance du pastoralisme est, dès le début, un processus fragile qui peut tomber à l'eau si certains persistent à mettre en œuvre de mauvais expédients, et à choisir la voie de la confrontation plutôt que celle de la coopération.

Pour aborder cette tâche, nous partons de la prémisse suivante : tous les intéressés, c'est à dire nous, Administrations publiques et bergers ^{/ F /}, nous sommes d'accord sur le fait que la solution aux problèmes de conservation de la montagne passe par la stimulation et la modernisation des systèmes traditionnels de gestion du milieu.

« La seconde difficulté surgit précisément lorsque l'on a accepté cette prémisse, elle tient à deux causes principales. En premier lieu, pour beaucoup de techniciens en conservation et de fonctionnaires, beaucoup d'écologistes des villes aussi, bergers et éleveurs sont davantage des ennemis de la conservation que des alliés incontournables pour résoudre ce problème.

« Certes, ces dernières années, des événements et des faits isolés se sont produits dont les acteurs étaient des éleveurs qui concevaient de façon perverse leur relation à la montagne (feux incontrôlés sur les versants, pour un profit marginal ; usage du poison, etc...). Certains ont profité de façon indue des quelques garanties compensatoires que l'Administration mettait à leur disposition. Il est vrai aussi que sont apparus des chasseurs de prime et des « *ganadineros* » ^{/ G /} à la place des éleveurs professionnels.

« Mais il n'est pas impossible, notamment dans le cas du poison, que ces systèmes d'autodéfense aient été employés devant la passivité de l'Administration à mettre en œuvre des solutions.

Quoi qu'il en soit, cette réalité ne doit pas nous aveugler et nous éviter d'analyser la problématique dans toute son extension : en général, de tels comportements ne sont que le signe évident de la décadence du pastoralisme traditionnel depuis quelques années, et de la façon dont certains membres de la société rurale ont beaucoup de mal à concevoir le monde qui les entoure et leurs choix d'avenir.

Et peut-être la façon la plus adéquate d'en juger serait-elle d'interpréter cette réalité comme une fuite en avant devant l'absence d'alternative viable pour travailler dans le monde rural.

« Lorsque un système culturel entre en décadence, comme c'est ici le cas, et comme le savent bien les

^{/ F /} remarquons que dans ce programme de relance et conservation, élaboré à un haut niveau de responsabilité, ce sont uniquement les acteurs directement concernés qui sont appelés ainsi à s'accorder sur cet objectif : ceux qui, sur le terrain tentent de « vivre aux pays », et ceux qui, dans les Ministères, gèrent (ou devraient gérer) l'intérêt général, public. Sans pour autant céder à une vision naïve et idyllique des éleveurs et des bergers, on verra ci-dessous comment, à l'inverse de l'attitude qui prévaut très souvent en France, y compris dans certain Ministère (j'écris au singulier), l'auteur à la fois analyse et essaie de comprendre les réactions parfois excessives de ces derniers, tout en renvoyant à leurs chères études ceux qu'il appelle les « *écologistes des villes* ».

^{/ G /} jeu de mot sur *ganadero*, éleveur, où la finale *dero* est remplacée par *dinero*, l'argent, la monnaie. Un peu comme si, en français, « *éleveur* » devenait « *élèv-euros* ».

anthropologues, apparaissent alors des comportements anormaux et d'autodestruction^{/H/}.

« La seconde raison qui conduit à considérer bergers et éleveurs comme des opposants à la conservation, est directement liée à l'image idyllique du loup comme référent de la conservation des milieux.

Sur ce plan, depuis quelque temps, des fonctionnaires, des techniciens de la conservation, et quelques écologistes urbains amoureux du loup – ils sont connus en France sous le nom de “lycophiles”, les affiliés du loup – se trompent en considérant le loup comme un indicateur de la qualité de l'écosystème, et en faisant le garant de la conservation de la biodiversité dans des territoires précis, comme c'est le cas pour les Picos de Europa.

« Loin d'être un indicateur de la qualité écologique de ces espaces, sa présence est le signe de la décadence du pastoralisme, et par conséquent de la régression de l'écosystème, comme nous allons le mettre en évidence dans la partie suivante.

« PAYSAGE DE LOUPS OU PAYSAGE DE BREBIS ?

« Les références toponymiques et les traces laissées par l'histoire dans la géographie des Picos de Europa ne laissent aucun doute quant au passé lointain de la montagne et à ses liens avec le pâturage extensif, notamment celui du petit bétail ou *reciella*^{/I/}.

La chèvre s'est trouvée être la ressource par excellence dans ce système, pour sa faculté à brouter les pointes des ramures des arbres ou au milieu des abrupts rocheux. De leur côté, les *xerros* fournissent leur principale nourriture à la fois aux brebis et aux chèvres : ce sont ces terrains d'excellente qualité, entremêlés de rochers, qui occupent la majeure partie des zones pâturables des Picos. Les *brañas* et les *vegas*, quant à elles, vastes zones de pacage au relief plus aimable, étaient réservées aux bovins⁽⁴⁾.

« Les caractéristiques propres aux économies agraires du passé, dont la clef se trouvait dans la meilleure façon d'utiliser au maximum et de façon autarcique les ressources herbagères du massif, ont généré un processus presque intensif d'élevage extensif. Des noms comme *Cabrales*^{/J/} sont sans équivoque la preuve que le territoire est

^{/H/} *anomal* vient du grec *a-nomos* = hors norme. Lorsqu'un segment d'une société ne retrouve plus dans celle-ci les valeurs et comportements à partir desquels ses membres s'étaient construits depuis leur enfance, ceux-ci peuvent se trouver déstabilisés, entre deux univers dont les normes de pensée et d'action ne réussissent ni à cohabiter, ni à se fondre en une sorte de métissage. Ils peuvent alors adopter des *comportements anormaux*, c'est à dire qui ne correspondent plus à aucune norme socialement reconnue. On peut interpréter ainsi les comportements d'autodestruction chez certains adolescents, eux aussi entre deux mondes.

^{/I/} terme de la langue asturienne, dont les dictionnaires donnent pour équivalent castillan les mots *niñería*, *chiquillada* = *gaminerie*, *enfantillage*. Il s'agit d'un emploi imagé. Sans qu'il y ait, à notre connaissance, de mot spécifique semblable, cette comparaison se retrouve dans la façon dont les éleveurs et bergers pyrénéens parlent de leurs brebis. Les termes affectueux qu'ils utilisent pour certaines, particulièrement familières, sont ceux qui s'emploient en gascon ou languedocien pour parler des enfants.

(4) Gonzalo Barrena. *El hábitat de los pastores de los Picos de Europa*, dans *Paisajes y paisanajes de Asturias*. Collection Varia. Edition Trea. Gijón. 2001.

^{/J/} Gros bourg (2500 habitants) de l'Est des Asturies, *l'Oriente*, il est surtout connu aujourd'hui pour ce haut-lieu de l'escalade qu'est le *Naranjo de Bulnes* (2519 m., *Picu Urriuellu* pour les *Cabralegos*). Le nom est aussi celui d'un des fromages les plus célèbres des Asturies, le *Cabrales*. Ces noms viennent du latin *capra* : chèvre.

bien le domaine des chèvres; mais, plus encore, la référence à la célèbre variété de fromage qui porte ce nom laisse entendre clairement la précoce et nette spécialisation fromagère des habitants de cette bourgade, les *Cabraliegos*. Arturo Martín en fournit les preuves dans une analyse bien documentée ⁽⁵⁾, dont Jovellanos se fait l'écho, comme Mandoz dans son *Dictionnaire Géographique*.

« Rien ne montre mieux la spécificité de ce territoire que l'absence de "greniers de village" ^{/ K /} dans des hameaux comme Sotres, Tielve ou Camarmeña. Pour Martín, elle est "révélatrice d'une très ancienne spécialisation pastorale et fromagère, et de la création de réseaux commerciaux. Cela ferait alors peut-être du Cabrales le seul fromage qui, depuis l'antiquité, serait fabriqué dans un but commercial et non pour la seule consommation domestique". Ce qui revient à dire que le Cabrales était la première activité économique des Cabraliegos et leur servait de monnaie d'échange pour se procurer les autres biens de première nécessité sur les marchés ^{/ L /}.

« S'il est bien certain que le Cabrales actuel est devenu le produit d'une économie agraire intensive, qu'il s'élabore dans les vallées, et qu'il a perdu tout lien avec l'élevage extensif d'autrefois et le pastoralisme traditionnel, il n'est en pas moins vrai que, depuis le XVIII^e au moins et très certainement dans les siècles antérieurs, sa production était intimement liée à des techniques de pâturage extensif qui conduisaient les troupeaux des "estives" sur les montagnes aux pâturages d'hiver dans les zones basses.

« Cela signifie que, dans ces territoires occupés par le bétail de façon très ancienne, la présence des loups ne pouvait être que sporadique : les bergers ne les laissaient pas se reproduire et ils furent intensément chassés pour éviter qu'ils ne s'installent dans les aires de pastoralisme. Le célèbre naturaliste, Tono Valverde, s'est fait l'écho de cette situation, de même que Jesús Garzón qui, très logiquement, a mis en relation la présence de colonies de vautours fauves et de gypaètes barbus dans les Picos de Europa avec l'élevage extensif des chèvres et des brebis.

« A ce propos justement, Roberto Hartasánchez, Président du Fonds pour la protection des animaux sauvages (FAPAS) ^{/ M /} et Gerardo Báguena, Président de la Fondation pour la conservation du gypaète barbu (FCQ), se rejoignent en mettant en relation les possibilités de réintroduction du gypaète dans les Picos, avec le maintien de l'élevage extensif de troupeaux de chèvres et de brebis. En deux mots : au sommet de la pyramide écologique des Picos de Europa, il y avait le gypaète. Et il ne pourra régner à nouveau qu'avec l'aide des éleveurs, des bergers, et de leurs troupeaux de *reciella* / voir ^{/ I /}. A l'inverse, et d'une façon aussi absurde qu'anti-naturelle, quelques

⁽⁵⁾ Arturo Martín et al. *Los quesos artesanales asturianos*. SADEI. Edita. Consejería de Agricultura y Pesca.

^{/ K /} *Horru, horrio, horro, hórreu*, construction caractéristique des villages asturiens, il s'agit d'un grenier de village bâti sur des colonnes de pierre pour le protéger de l'humidité du sol dans ce pays aux influences océaniques très marquées. Au sommet des colonnes, une tablette de pierre horizontale était un obstacle qui empêchait les rongeurs de pénétrer dans ces greniers.

^{/ L /} Ne pas faire de contresens lorsque, au début de ce passage, l'auteur parle de « *façon autarcique* », cela ne signifie pas du tout, on le voit, que cette société fonctionnait en cercle fermé. Simplement, c'est à l'intérieur même des possibilités offertes par un milieu qu'elle avait su s'approprier, qu'elle trouvait les moyens de production nécessaires. Ils lui permettaient ensuite de s'ouvrir aux échanges commerciaux avec l'extérieur. Le contraire en somme de ce que l'on entend souvent, de façon erronée, par "autarcie".

Les sociétés pastorales pyrénéennes fonctionnaient sur le même schéma, elles n'étaient pas davantage "autarciques" que les asturiennes mais utilisaient de « *façon autarcique* » les niches écologiques que leur milieu offrait. Ce type de fonctionnement qui joue sur les complémentarités entre niches écologiques, a été remarquablement analysé dans les Andes, pour la civilisation inca pré-colombienne, par John Murra.

^{/ M /} pour l'analyse faite par Hartasánchez de l'absurdité écologique de l'extension des populations de loups hors des zones restreintes où ils subsistaient jusqu'à il y a peu, voir mon article cité en note ^{/ E /}

écologistes citoyens ont beau s'entêter à hisser le loup au sommet de la pyramide, il n'y a jamais régné.

Le paysage des Picos de Europa est, avant tout, celui des bergers avec leurs brebis et leurs chèvres, et par conséquent celui des vautours et des gypaètes.

« Si cela ne suffisait pas, ajoutons que la lutte en combat loyal entre les loups et les bergers n'a pas uniquement permis de créer et défendre un écosystème de montagne lié à la production du fromage, aux chèvres, aux brebis qui en sont la base. Pour aussi paradoxal que cela puisse sembler à certains, cette lutte a aussi permis aux loups de conserver leurs caractéristiques propres, en les obligeant à remplir leur fonction fondamentale de régulateurs écologiques des herbivores sauvages.

« Comme tout canidé, et comme la majorité des mammifères supérieurs, les loups répondent à des stimuli lorsqu'ils sont pourchassés et enregistrent les risques qu'ils encourent s'ils se permettent des incursions dans des territoires peu sûrs. C'est un fait que connaissent parfaitement des éthologues comme Lorenz ou Morris.

« Cette réalité a été mise en évidence à deux reprises par les membres de la Confédération des Bergers des Picos de Europa : d'abord dans le Manifeste pour leur Survie, qu'ils ont rendu public en août 2003, et, récemment, dans un texte où ils sollicitent auprès des Administrations Publiques la création d'une patrouille gouvernementale chargée de contrôler les chiens fauteurs de trouble et les loups ; son objectif serait de « *remplacer les systèmes traditionnels de contrôle du loup que les bergers eux-mêmes avaient inventé autrefois, et qui eurent pour effet d'assurer stabilité et sécurité dans les estives sans pour autant éliminer totalement les loups.* »

« LA PROPOSITION DU GOUVERNEMENT DE LA PRINCIPAUTE DES ASTURIES: LE PLAN BERGERS DU XXI^e SIECLE

« Le 23 août 2002, les bergers des Conseils Municipaux de Amieva, Cabrales, Cangas de Onís, Onís, Peñamellera Alta et Peñamellera Baja, ont signé un manifeste pour l'amélioration de leurs conditions de vie, et en faveur d'une double conservation: celle de la culture pastorale, et celle de la montagne et du Parc des Picos de Europa /voir en annexe/.

« Face à cette pétition, le Conseil du Milieu Rural et de la Pêche du Gouvernement des Asturies, répondant aux demandes historiques du collectif des bergers, a mis en chantier les démarches et les travaux qui ont permis d'élaborer le programme pour la reprise, la modernisation et la mise en valeur du pastoralisme traditionnel sur le versant asturien des Picos de Europa, connu sous le nom de « *Programme Bergers XXI^e* ».

Pour débiter les travaux, un document préliminaire a été remis à toutes les entités et institutions susceptibles d'être concernées.

« A travers treize lignes d'actions, le programme dans sa synthèse développe une série ordonnée de projets, orientés vers les objectifs suivants :

- 1 - Assurer sécurité et stabilité au petit bétail confronté aux attaques de chiens et de loups ;
- 2 - Améliorer les conditions d'accès aux montagnes à chèvres et brebis et leur habitabilité afin que les bergers puissent exercer leur activité dans de meilleures conditions d'hygiène et de travail ;
- 3 - Remettre en état les pâturages perdus ;
- 4 - Favoriser l'intégration de nouveau bergers au moyen des Contrats Territoriaux d'Exploitation ;
- 5 - Stimuler la fabrication du *Gamoneu* dans les estives.

« Pour l'instant, outre les engagements du Gouvernement de la Principauté des Asturies, les travaux de programmation qui se réaliseront entre 2003 et 2007 disposent d'un financement d'environ 6 millions d'euros et ont l'appui de la majeure partie des communes de la zone, de la Confédération des Bergers des Picos de Europa, et jouissent du concours de l'initiative communautaire Leader Plus.

« Pour développer de façon efficace ce « *Programme Bergers XXI°* », devront être résolus les principaux obstacles à sa mise en marche, ce sont ceux que nous avons indiqués ci-dessus :

- il faut que nous, les différentes administrations, soyons capables de travailler ensemble ;
- que, à cet effet, disparaissent du scénario politique ceux qui ne recherchent que la confrontation partisane ;
- enfin, que l'Administration du Parc National réussisse à s'entendre avec le Gouvernement Autonome de la Principauté et les Municipalités pour l'exécution du programme, et qu'il soit alors possible de créer un climat de confiance mutuelle favorable au rôle fondamental que peuvent jouer bergers et éleveurs pour la conservation des Picos de Europa.

« Les bergers ont fait un pas en avant en ce sens, en adoptant leur « *Manifeste pour l'amélioration des conditions de vie des Bergers, pour la conservation de la culture pastorale, et pour la conservation de la montagne et du parc des Picos de Europa* », dont on trouvera le texte en annexe.

« Les choses ainsi posées, il ne reste plus qu'à savoir si les Administrations Publiques seront à la hauteur de ce complexe et passionnant défi où sont en jeu deux questions essentielles:

- l'une de justice sociale, redonner aux bergers l'orgueil et la dignité de leur charge, oubliée et dépréciée depuis toujours;
- l'autre, de responsabilité écologique: garantir la conservation des Picos de Europa.

« Deux sujets qui justifient plus qu'amplement la nécessaire collaboration entre les administrations et requièrent inévitablement leur concours.

« En serons-nous capables ?

« SAN CLAUDIO, 23 SEPTEMBRE 2003

« ANNEXE 1

« MANIFESTE POUR L'AMELIORATION DES CONDITIONS DE VIE DES BERGERS, POUR LA CONSERVATION DE LA CULTURE PASTORALE ET POUR LA CONSERVATION DES PICOS DE EUROPA ET DU PARC NATIONAL DES PICOS DE EUROPA

« **NOUS, BERGERS DES MONTAGNES DE AMIEVA, CABRALES, CANGA DE ONÍS, ONÍS, PEÑAMELLERA ALTA ET PEÑAMELLERA BAJA** à l'intérieur du Parc National des Picos de Europa,

« devant quiconque voudra bien entendre et lire ce qui est dit ici,

« NOUS ADOPTONS CE MANIFESTE :

« **Premier article** - Pendant des centaines d'années, pendant des siècles, nous, bergers des Montagnes des Picos de Europa, avons modelé le paysage. Nos ancêtres ont été les acteurs fondamentaux qui, d'année en année, de façon anonyme, ont donné forme aux montagnes à chèvres et brebis, ont éclairci les bois et créé les prairies. La biodiversité qui préoccupe tant les responsables institutionnels du milieu, la conservation des montagnes, tout cela est l'héritage que la culture pastorale nous a laissé en témoignage d'un temps où les hommes et la nature surent accorder leurs rythmes vitaux.

« **Deuxième** - La création du Parc National valait reconnaissance du travail séculaire de dizaines de générations de bergers.

Or, au delà des déclarations publiques et des paroles encourageantes, nous n'avons jamais été l'objet de la part des Administrations Publiques d'une attention particulière qui aurait pourtant permis de rendre sa dignité à notre fonction, de la mettre en valeur et la moderniser. Depuis sa création en 1918, les administrations successives en charge de la gestion du Parc, n'ont jamais adopté une position ferme pour prendre en compte, dans leur intégrité, nos aspirations en tant que communauté culturelle et groupe humain particulier, dont le rôle est essentiel pour la conservation de la montagne.

« **Troisième** - Aux portes du XXI^e siècle, au moment où nous entrons dans le troisième millénaire, nous, bergers, nous manifestons notre ferme intention de vouloir continuer notre travail dans les estives des Picos de Europa, au milieu des brebis et des chèvres. Nous ne voulons pas mourir, nous voulons continuer à travailler comme nous l'avons toujours fait, mais avec les moyens actuels et les technologies adaptées à notre environnement afin que devienne possible un pastoralisme moderne qui, sans renoncer à son travail traditionnel d'équilibre entre l'écosystème et l'utilisation extensive des pâturages, deviendrait aussi une activité professionnelle attractive pour les générations futures.

« **Quatrième** - Nous voulons continuer à assurer la conservation du Parc National, mais nous voulons que cette conservation soit aussi la conservation de notre façon de vivre, de notre culture et de nos traditions, car, sans la présence active des bergers et de leurs troupeaux, le Parc National chemine irréversiblement vers la disparition de ses caractéristiques essentielles.

« **Cinquième** - Le loup, la brebis, le berger ont dès l'origine formé un triangle indissoluble. Depuis des temps immémoriaux, où il y avait un berger et ses troupeaux, le loup apparaissait. Mais, jusqu'à l'apparition des législations environnementales, le berger a toujours su et pu défendre ses bêtes contre les attaques des loups.

Les normes actuelles nous laissent les mains liées pour contrer ces attaques, et le paiement des dommages, unique alternative que l'Administration Publique nous propose actuellement, ne peut devenir une solution définitive. Si son action se limite simplement au paiement des dommages, alors elle aura contribué à transformer le loup en prédateur exclusif des ovins, avec pour résultat qu'il perde sa fonction écologique de régulateur des autres populations d'animaux sauvages.

L'assistanat qui consiste à indemniser les pertes ne permet ni de conserver le rôle régulateur des loups par rapport aux espèces sauvages, ni d'aider à maintenir l'élevage extensif des troupeaux sur la montagne.

En outre, la répétition des attaques de loups sur le petit bétail, non seulement détruit les troupeaux et rend invivable le travail des bergers, mais les démotive complètement, eux qui se trouvent tout aussi impuissants que leurs troupeaux sont amoindris.

« Nous, nous ne voulons pas éradiquer le loup, simplement éviter qu'il ne se convertisse en menace permanente pour notre façon de vivre et rende notre travail sur la montagne invivable. ^{/M/} Nous demandons donc que soient mises en œuvre des formes de contrôle de l'espèce, et que l'indemnisation des dommages s'accompagne d'une intervention efficace pour éviter que le loup en question s'en prenne à nouveau au troupeau.

« **Sixième** - Les cabanes, les *cuerres*, les *tendayos* ^{/O/} et les parcs à bétail ne peuvent se convertir en éléments ethnographiques congelés, hors du temps, mais doivent évoluer pour s'adapter aux conditions actuelles de travail.

^{/M/} comme nous l'indiquions en introduction, il s'agit ici d'éleveurs et bergers des zones où le loup avait été maintenu, aussi artificiellement que dans les zones voisines où il avait été éliminé, puisqu'il s'agissait de préserver une réserve de chasse où le loup servait essentiellement de régulateur à une prolifération excessive des gibiers chassés par ailleurs dans les zones voisines.

^{/O/} *cuerres* et *tendayos* sont des bâtisses destinées, entre autres, à rassembler une partie du petit bétail sur les montagnes lorsque c'est nécessaire (bêtes malades, femelles ayant mis bas et leurs petits, etc...). Les *cuerres* sont de petite taille, de forme circulaire, sans porte d'accès, les pierres saillantes servent d'escalier rudimentaire pour y pénétrer.

Certes, quelques unes des bergeries doivent être conservées telles qu'elles furent bâties par nos ancêtres il y a des centaines d'années, elles sont les vestiges du savoir faire dont nous provenons et présentent un intérêt culturel, mais la majorité d'entre elles - dans lesquelles nous, nous accomplissons notre tâche saison après saison - doivent être l'objet d'une attention particulière.

Nous disons donc que nos conditions d'installation sur les estives doivent être modernisées et repensées afin que, sans perdre leur intégration au paysage ni leur architecture singulière, elles puissent abriter de nouveaux équipements intérieurs et assurer de nouvelles fonctions.

Il n'est pas juste de condamner les bergers à la régression, à continuer à travailler avec les mêmes installations qu'il y a des siècles, à devoir survivre dans le meilleur des cas avec un filet d'eau près des cabanes, encore heureux quand il ne faut pas la ramener de loin, à n'avoir ni électricité, ni sanitaires, ni installations adéquates pour protéger les bêtes et élaborer correctement le fromage de *Gamoneu*.

Dans de telles conditions, aucun jeune ne peut avoir envie de suivre la trace de ses pères et de ses ancêtres, voilà pourquoi il n'y a pas de relève des générations. La société moderne et les nouvelles normes d'hygiène nous imposent de nouvelles règles, aussi croyons-nous que le moment est venu d'actualiser nos connaissances ancestrales à l'aide des nouvelles technologies, des énergies alternatives et des nouvelles avancées de la science.

Septième - Nous savons faire le fromage, nous en faisons depuis toujours et voulons continuer. Le fromage de *Gamoneu*, à l'identité si marquée, est la meilleure de nos productions : reconnu sur le marché pour son excellente qualité, il est fabriqué traditionnellement sur la montagne avec le lait de races autochtones ou adaptées à ce milieu, qui pâturent librement pendant le printemps et l'été dans les montagnes du Parc National.

Nous nous engageons à maintenir en vie cette richesse, sans la dénaturer, en conservant sa qualité et veillant à la sauvegarde de sa formule traditionnelle de fabrication, mais nous n'entendons pas renoncer aux améliorations techniques et hygiéniques qui, compatibles avec l'environnement montagnard, sont à notre disposition.

Huitième - Nous savons planter des frênes, récupérer des pâturages, éviter la prolifération des buissons et broussailles, éviter les incendies et conserver les bois, et nous voulons continuer à le faire pour maintenir nos estives, nos montagnes et nos pâturages d'altitude en bonne condition, et pour cela nous demandons la collaboration de l'Administration publique.

Neuvième - Nous voulons nous engager pour la conservation de la montagne, mais nous ne voulons pas vivre en permanence comme de simples survivants. Nous voulons un avenir pour nos enfants dans nos montagnes, mais pas au prix d'un travail ingrat et dévastateur. Nous voulons continuer le pâturage extensif avec nos races autochtones et maintenir vivante la fabrication artisanale du *Gamoneu de Puertu*, mais pas dans les conditions actuelles d'abandon ni avec la manque de considération dont nous pensons être l'objet.

Nous voulons contribuer à maintenir vivant et conserver le paysage du Parc National des Picos de Europa parce que, plus que tout, c'est le paysage de nos ancêtres et le nôtre aussi aujourd'hui: le paysage des bergers des Picos de Europa.

Dixième et dernier – Nous, signataires de cette DECLARATION, bergers des Municipalités de Amieva, Cabrales, Canga de Onís, Onís, Peñamellera alta et Peñamellera Baja dans les Picos de Europa, nous portons devant les autorités distinctes de l'Etat et Royaume d'Espagne, de l'Union Européenne, et devant toutes les personnes et institutions intéressées, ce MANIFESTE POUR L'AMELIORATION DES CONDITIONS DE VIE DES BERGERS, POUR LE CONSERVATION DE LA CULTURE PASTORALE ET POUR LA CONSERVATION DES PICOS DE EUROPA ET DU PARC NATIONAL DES PICOS DE EUROPA

Fait à Benia de Onís, le 23 août 2002. ^{/P/}

^{/P/} Ne pas croire que l'histoire s'arrête là.

Preuve du malaise et des grandes difficultés des éleveurs : en novembre 2004, Jaime Izquierdo décida de

prendre une année sabbatique et quitta donc momentanément son poste. Aussitôt les éleveurs signataires du Manifeste montèrent au créneau, persuadés qu'en réalité il avait été licencié par son Ministère parce que trop ardent à défendre le pastoralisme sous les formes à la fois traditionnelles et modernes que fixait le programme "Bergers XXI^o".

La Conseillère du Milieu Rural et le Gouvernement asturien durent alors se fendre d'un communiqué précisant: *"il n'y a aucune raison objective pour que les bergers se sentent seuls et sans protection parce que /Jaime Izquierdo/ est absent"*. Ils indiquaient alors les actions en cours visant à réaliser ce que prévoyait le programme que ce dernier avait porté sur les fonds baptismaux.

L'information se trouve dans le n° du 6/11/2004 de *La Nueva España*. Le contre-feu était sans doute urgent, la veille, ce même journal annonçait: *"Izquierdo deja el plan «Pastores XXI» al sentirse «solo y desanimado» por la lentitud de la iniciativa", "Se sentant seul, et découragé devant la lenteur des initiatives, Izquierdo quitte le plan "Bergers XXI"*.

L'incident était révélateur de la défiance et des tensions qui règnent, même si Izquierdo, en décembre de la même année, serait nommé à la tête du département technologique du SERIDA, l'organisme de recherche agricole des Asturies, où, en juillet 2006, il deviendrait coordonnateur du plan de développement de toutes les montagnes de l'Etat.

Révélateur en effet, car les éleveurs, en 2007 encore, sont toujours confrontés aux problèmes posés par les loups, qui prolifèrent depuis quelques années hors de la zone d'où traditionnellement ils n'avaient jamais disparu, celle des signataires du Manifeste. L'interdiction de les chasser, ou l'attribution de ce droit aux seuls gardes assermentés et selon un protocole très restrictif, a donc non seulement perturbé l'équilibre ancien à l'intérieur de ce territoire où on savait les gérer sans les éliminer totalement, elle a par ricochet élargi le déséquilibre dans des régions que l'histoire, donc les hommes, avaient façonné de tout autre façon, et sans eux.

Pour les éleveurs d'une des communes signataires du manifeste, Amieva, *La Nueva España* titre, en juin 2007 : *« Le loup assombrit l'été sur les montagnes », l'article débute ainsi : « Les éleveurs asturiens commencent à s'inquiéter pour l'avenir de leurs troupeaux. On est à la fin de la saison où les bêtes sont en stabulation, et la prolifération des attaques de loups ces dernières semaines crée une situation où deux positions contradictoires sont condamnées à s'affronter tout un été de plus : l'activité d'élevage, et la conservation du loup ».*

Pour ceux de Peñamellera Alta, autre commune signataire, le n° du 14 février de la même année annonce que la patrouille chargée par le Ministère de l'Environnement de réguler la présence des loups, abat sa dixième bête en trois mois, preuve de l'acuité du problème dans un contexte où les tirs sont accordés au compte-gouttes. Mais il semble bien que la défiance soit encore le sentiment premier face aux réclamations des éleveurs, en effet, des deux élus qui les représentent, l'un déclare: *« la réalité démontre que nos soupçons étaient justifiés »* et l'autre précise : *« On ne peut faire aucun cas des études du Ministère, ils parlaient de cinq loups et on en est au double »*. L'affaire dure quand même depuis un an.

Quant aux paiements des bêtes dévorées, le berger de La Borbolla indique : *« Il faut attendre au moins huit mois pour les recevoir »*. Il ajoute que sur trente chèvres *Bermeyas* ainsi perdues, seule la moitié a été retenue parce que les autres n'ont pu être retrouvées.

Aucune somme au demeurant ne peut compenser la perte de chèvres de cette race à très petit effectif, objet d'un programme de relance au titre de la biodiversité agricole et de modes d'élevage non industriels créateurs et conservateurs d'un milieu où, comme l'écrit Izquierdo, le gypaète règne au sommet de la pyramide des espèces, pas le loup (pour la *Bermeya*, voir mon article cité note ^{1E} ci-dessus).

Pour ces enjeux politiques, ou « politicards », qui inquiétaient l'auteur, la lecture des journaux asturiens, montre qu'ils ne semblent pas vraiment une espèce en voie de disparition ...